

**7A CHOIX****7 B NOMINALISME**

*Dans cette version de la leçon destinée au site web nous avons inversé l'ordre des deux parties*

- A1 Liens avec l'existentialisme**
- A2 La construction de soi**
- A3 Les données de notre existence**
- A4 La fortune morale**
- A5 Un néant absolu, impensable**
- A6 Le nœud philosophique des noms**
- A7 Des choix ordinaires**
  
- B1 Les exemples du cours**
- B2 Explications et qualifications**
- B3 Le cadre d'analyse à quatre éléments**
- B4 Le poids variable des éléments**
- B5 Le régime des exemples**
- B6 L'air du pessimisme (objection)**
- B7 Une distinction nette parmi des sciences. (Rétractation)**
- B8 Les sciences : humaines, sociales, médicales, biologiques, naturelles...**
- B9 Un petit laboratoire pour nos recherches**
- B10 Un nominalisme dynamique**

**7A CHOIX****A1 Liens avec l'existentialisme**

Avant de passer aux questions du choix, je répète ma mise en garde : il n'y a pas, et il n'y aura jamais de théorie universellement applicable sur les manières de « façonner les gens », pour la simple raison que le nominalisme dynamique est fondé sur la complexité et les méandres de la vie quotidienne et de la vie institutionnelle, il ne mènera pas à une structure, un système ou à une théorie philosophique générale. Il y a néanmoins une question générale assez plausible en perspective. Si nous parlons de façonner les gens, on peut raisonnablement nous demander : « quelle est votre idée de ce qu'est une personne ? Qui est susceptible d'être ainsi façonné ? »

Je pense que ma propre position s'est forgée inconsciemment au cours d'un des épisodes héroïques de la philosophie. La philosophie est héroïque (selon ma vision des choses) lorsqu'elle s'efforce de donner une image de la *totalité* de la nature humaine – et de la place des êtres humains dans la nature. Kant était héroïque. Thomas d'Aquin était héroïque. Aristote était héroïque. Je suis tout le contraire d'un philosophe héroïque : un particulariste, sans lâcheté, mais fier de l'être. Je pense qu'il n'existe pas de totalité fixe de la nature humaine dont on pourrait débattre.

Un des épisodes héroïques de l'histoire de la pensée occidentale fut cette forme d'existentialisme de l'après-guerre qui naquit de *L'être et le néant*, que Jean-Paul Sartre était parvenu à publier à Paris en 1943, sous l'occupation. L'existentialisme est paradoxal parce qu'il offre une vision – hautement intellectualisée, mais néanmoins une vision – de la totalité de la nature humaine, tout en niant, en un sens, que les êtres humains aient une nature. Il est de la nature d'un être humain de n'avoir pas de nature intrinsèque, mais de vivre sa vie en choisissant constamment qui il est, et en étant responsable de la personne qu'il choisit d'être.

La vertu et l'authenticité consistent à être pleinement conscient que l'on choisit qui l'on veut être, et à être responsable de ces choix conscients.

« L'existence précède l'essence ». Cela signifiait que la personne que nous sommes est déterminée par ses propres actions et ses propres choix. Oui, nous avons bien une essence, et nous avons bien un caractère, à moins de souffrir de troubles physiques ou mentaux. La plupart du temps, nous agissons de manière définie et prévisible. Les caractères sont souvent très déterminés, immuables comme la pierre – comme le faisait observer Hume, le prisonnier pense avoir plus de chances de s'évader en creusant le plancher de sa cellule qu'en baratinant le gardien ou en essayant de l'acheter pour qu'il le laisse s'enfuir. Cela vaut même pour des candidats qui n'ont que de maigres titres à faire valoir pour prétendre être des êtres humains à part entière. Cela pourrait valoir même pour quelqu'un qui aurait les allures de *L'homme sans qualités* du livre de Robert Musil, ou qui serait aussi versatile et insaisissable que le personnage que Diderot désigne par *Lui*, dans *Le neveu de Rameau*. Mais notre essence, notre caractère, les structures de comportement régulières et révélatrices qui nous caractérisent : ce ne sont pas des choses avec lesquelles nous sommes nés. Nous les avons acquises en grandissant, elles sont issues de nos actes et de nos comportements, quelquefois de ce que nous choisissons de faire, quelquefois de ce que nous choisissons d'être, de *qui* nous décidons d'être. C'est Sartre, bien sûr, qui avait décrété que la part de nos comportements et de nos actions qui procèdent d'un choix délibéré et responsable devrait être plus grande qu'elle ne l'est habituellement.

Dire que l'essence est la résultante de choix que nous faisons ne revient pas du tout à dire qu'aucune contrainte ne pèse sur nous, ou que nous étions libres de toute contrainte au moment où nous avons fait les choix qui nous ont conduits à être ceux que nous sommes. Nos activités sont enserrées dans une infinité de limitations. Il nous est arrivé toutes sortes de choses insignifiantes qui ont fermé certaines possibilités et en ont ouvert d'autres, dans des directions complètement inattendues. Nous frayons nos vies à travers des fourrés, où les troncs solides du déterminisme sont pris dans les rameaux sinueux du hasard. Pourtant, nous pouvons choisir ce que nous pouvons faire, dans des circonstances données. Les choix que nous faisons, au cœur de ces fourrés, sont ce qui nous a formés et continue de nous former. Être responsable, c'est pour une part endosser la responsabilité d'être celui que nous devenons en conséquence de nos choix.

Cela ne se réduit en aucune manière à simplement décider de ce qu'il faut faire : il s'agit aussi de choisir avec qui l'on s'associe. Les essences sont contagieuses : c'est ce que nous enseignait Pascal, quand il écrivait sur son pari, *infini-rien*. Dans une certaine mesure, on prend certains aspects de l'essence et du caractère de ceux dont on a choisi la compagnie. Rester en bonne compagnie est bon pour moi et me rend bon, une mauvaise compagnie est mauvaise. Du point de vue de l'existentialisme, vous êtes responsables d'être devenu celui que vous êtes aujourd'hui. Si vous n'aimez pas celui que vous êtes, vous pouvez considérer que c'est de votre faute si c'est celui-là que vous êtes et si c'est cela que vous êtes. C'est vrai pour chacun de nous, à vingt ans ou à quatre-vingts ans, même si l'étendue des choix possibles est beaucoup plus grande quand on est jeune, et l'essence moins solidement établie.

## **A2 La construction de soi**

L'idée que nous créons celui ou celle que nous sommes et que nous sommes responsables de celui ou celle que nous sommes est une tradition très profondément ancrée dans la philosophie occidentale. On ne la retrouve pas seulement dans l'héritage du débat introspectif romantique, comme chez Pascal : elle est également au cœur de toutes ces philosophies qui encouragent les exercices spirituels pour former un moi satisfaisant. Cela évoque toute une cohorte de philosophes du passé, stoïciens, épicuriens, et jusqu'à Socrate lui-

même. C'est aussi ce qu'enseignaient Aristote et Kant, ces figures hautaines que nous imaginons sévères et un peu guindés. L'idée d'autonomie n'est pas un universel humain et n'a pas toujours existé dans l'histoire des civilisations occidentales. Et pourtant, elle est incroyablement omniprésente dans nos religions et dans nos conceptions de la vie. Les aspirations les plus hautes supposent la responsabilité non seulement de ce que faites, mais aussi de ce que vous faites de vous-mêmes, de la manière dont vous vous faites vous-mêmes.

### **A3 Les données de notre existence**

Une telle histoire moralisante n'a aucun besoin de nier des faits évidents. Nous sommes nés avec un très grand nombre de caractéristiques essentielles auxquelles nous ne pouvons rien changer. Pour la plupart d'entre nous, il est possible de modifier notre corps, de le rendre plus gros ou plus mince, de le garder en forme ou de le laisser s'avachir. Mais nous ne pouvons modifier notre taille que de façon très minime. Il semble qu'un très grand nombre de caractéristiques physiques soient fixées au moment de la conception et que beaucoup d'autres soient déterminées avant même que le fœtus voie le jour. Nous ne disposons pas encore de la technologie génétique qui permettrait de changer cet état de choses, même si nous le souhaitons. Neurologues et spécialistes de sciences cognitives nous délivrent le même genre d'enseignement au sujet du cerveau – un grand nombre de nos pensées potentielles et de nos processus de pensée sont innés, et un plus grand nombre encore de caractéristiques mentales relèvent de notre constitution biologique.

Beaucoup des possibilités qui nous sont offertes et beaucoup des contraintes qui pèsent sur nous sont données à la naissance. Tout au plus pouvons-nous choisir quoi faire de ce donné, bien que nous ne sachions pas grand-chose, hormis quelques évidences triviales, sur ce qui est « dans nos gènes » et ce qui est le résultat d'autres processus de développement. Les hasards de la naissance, de la famille, de la guerre, de la faim, de la position sociale, du soutien et de l'oppression dus à la religion ou à la caste – le hasard des cruautés gratuites ou du chômage – une fois qu'on commence la liste, on a l'impression qu'il ne reste plus guère de place pour des choix. Mais bien sûr, il y en a. Tout cela, ce n'est que le cadre à l'intérieur duquel nous pouvons décider qui nous voulons être.

### **A4 La fortune morale**

Le choix, c'est pour ceux qui ont de la chance. Il existe quelque chose comme la *chance* ou la *fortune morale* (*moral luck*) du philosophe anglais Bernard Williams. Ce concept s'applique à ceux d'entre nous qui n'ont pas été souvent confrontés à des choix vraiment difficiles. Moi, par exemple. La situation relativement modeste que j'ai connue tout au long de ma vie a des airs de prospérité fabuleuse, comparée à l'état de la très grande majorité des gens sur la terre. J'ai eu de la chance. Je suis à la fois trop jeune et trop vieux pour avoir eu à faire vraiment le choix d'une philosophie pacifiste. J'ai eu de la chance morale.

La fortune morale a un sens pour ceux qui peuvent tenir compte d'Aristote ou de Kant – ou de Sartre – et réfléchir à l'étendue de notre propre liberté, non seulement pour choisir ce qu'ils doivent faire, mais aussi pour choisir quel type de personne ils veulent être.

Il se peut que l'existence précède l'essence, pour ceux qui ont de la chance, mais sur la majeure partie des êtres humains, il pèse un lourd fardeau d'essence. Même lorsque les conditions matérielles sont aussi bonnes qu'elles le sont pour au moins la moitié de la population de l'Europe contemporaine, la liberté de choisir est menacée une fois de plus par le grand pessimisme existentiel qui au début du vingtième siècle, prend la figure de Sigmund Freud. *Qu'est ce qui est juge, ou qui est juge ?* (c'est la question que posait habituellement Kant). Freud demandait non pas qui juge, mais qui choisit. Invisible et dépourvu de pitié, le surmoi peut juger le moi, même si le moi qui est jugé n'est pas le moi, mais quelque partie

moins consciente du soi, qui a fait les choix. Connais-toi toi-même, de manière à pouvoir choisir et choisir qui tu seras ? Il y a trop de moi qui se combattent, dont aucun ne peut être conscient, pour qu'il y ait un moi unique qui ait le pouvoir de choisir et de juger.

C'est du moins ce qu'enseignait Freud, en apparence. Il pervertissait à l'avance la possibilité de l'existentialisme. En un sens, pour des individus qui ont intégré le concept du moi qui choisit et continuellement se fait et se refait lui-même, la psychanalyse remet en question l'idée même du moi, d'un sujet unitaire qui choisit. Derrière ce Freud morose, un Freud optimiste proposait encore un autre modèle d'amélioration de soi, par la parole guidée, pendant des heures et des heures, allongé sur un divan. Pour le corps, c'est plus confortable que de porter le cilice pour le confesseur, mais c'est souvent plus bouleversant pour l'esprit.

À relire Sartre, on s'aperçoit qu'il s'est donné beaucoup de mal pour examiner de nombreuses sortes de contraintes qui nous font juger avec raison que notre liberté est limitée. Vous trouverez même dans *L'être et le néant* chacune des contraintes dont j'ai parlé – génétiques et circonstancielles, déterministes et fortuites – et bon nombre d'autres. Il prenait Freud et la psychanalyse tellement au sérieux que lui et les penseurs qui lui sont affiliés ont proposé une forme existentialiste d'analyse du psychisme. De même, il avait clairement vu qu'en un temps et un lieu donnés, seules certaines possibilités sont intelligibles. D'autres ne sont pas ouvertes, non pas que des contraintes ou des limitations s'y opposent, mais parce que, dans ce temps et ce lieu, elles n'ont pas de sens. Elles n'entrent pas dans le schème conceptuel des actions intelligibles ou des états de choses pensables. C'est ce fait que Sartre introduisait, en rappelant le passé éloigné, à propos des techniques :

un contemporain de Duns Scot ignore l'usage de l'automobile ou de l'avion... Pour lui qui n'a aucun rapport d'aucune sorte avec ces objets et les techniques qui s'y réfèrent, il y a là comme un néant absolu, impensable et indécelable.

### **A5 Un néant absolu, impensable**

« Un néant absolu, impensable et indécelable » – quelle formule merveilleuse pour décrire les possibilités qui n'existent pas dans un temps et un espace donnés. Mais Sartre n'a pas prêté assez d'attention au fait qu'un tel néant absolu ne résulte pas forcément de la seule absence de certaines choses matérielles, et donc des rapports personnels et sociaux avec ces choses. Qu'il manque des institutions, des pratiques, des concepts, cela peut produire autant de néant impensable que s'il manque des choses matérielles. C'est plus qu'une simple ignorance ou qu'un manque d'expérience ou de connaissance. Locke raconte une anecdote qui me semble pertinente ici. L'ambassadeur de Hollande dit au roi de Siam que dans son pays l'eau des fleuves gèle, et « que cette eau ainsi durcie porterait des éléphants, s'il y en avait. »<sup>1</sup> Le roi refuse de le croire. Pourtant ce n'est pas impensable. Il est vrai que pour lui, marcher sur un fleuve au mois de février ne fait pas partie des choses possibles, mais ce n'est pas pour autant « un néant indécelable ».

### **A6 Le nœud philosophique des noms**

Qu'un concept, une classification, ou un nom puissent faire défaut, c'est tout aussi pertinent. Ici, nous côtoyons encore le *nœud philosophique des noms*. Il me semble qu'une nouvelle manière de décrire une personne crée non seulement de nouvelles manières d'être, mais de nouvelles façons de choisir ce qu'on est. À ce propos, j'avais essayé d'analyser un

---

<sup>1</sup> John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain* IV.xv.5 (1690). Traduction de Pierre Coste (1668-1747) du temps de Locke : « que cette eau ainsi durcie porteroit des Eléphants s'il y en avoit : sur cela le Roi reprit, *J'ai cru jusqu'ici les choses extraordinaires que vous m'avez dites, ... mais présentement je suis assuré que vous mentez.* »

exemple à la fin de *L'Âme ré-écrite*. Le résultat est assez controversé. Il a suscité des critiques sévères et des défenses également passionnantes.<sup>2</sup>

Une partie du problème n'a rien à voir avec le choix. Par exemple, personne ne choisit d'être un criminel de guerre, personne ne veut être ce qu'on décrit sous cette étiquette. En temps de guerre, on commet des actes exécrables, librement. On se rend donc coupable de crimes de guerre, passible de poursuites en justice, que celles-ci aient effectivement lieu ou non. Mais Simon de Montfort, Simon IV le Fort (1150-1218), chef de la croisade contre les Albigeois, a commandité le meurtre de milliers d'habitants de Béziers, tués pour la plupart dans leur église. C'était le 22 juillet 1209. Peu de temps après, il a assassiné des centaines de prisonniers Cathares en les jetant du haut des remparts de leurs forteresses. D'autres, il les a éborgnés. Monstre, oui. Criminel de guerre ? On pourrait le dire, mais à mon avis, le concept n'est pas applicable à ces temps barbares – en dépit du fait que, si un tel homme était traduit aujourd'hui devant la Cour Internationale de justice de La Haye, il serait condamné comme criminel de guerre. Or, c'est là le cœur de la question : ce qui manque, ce n'est pas simplement le nom de « criminel de guerre », il manque aussi les institutions, les sensibilités, les pratiques. Goebbels était un criminel de guerre avant les procès de Nuremberg. Quand il a commis ses crimes, on était déjà sensibilisé au concept de crimes de ce genre. Un nœud philosophique, bien sûr, mais pas simplement des noms – de tout ce que le nom implique.

J'ai un avis semblable au sujet des choix. Si, à un moment donné, pour vous et pour votre monde, le concept d'une action est absent, le choix d'accomplir cette action ne vous est pas ouvert. Attention, j'ai dit vous et votre monde. Un concept a une valeur dans un site, un site empli de pratiques et d'institutions. Dans un monde où ce concept est absent, sont absentes aussi certaines possibilités de choix. Elles sont dans un néant absolu, impensables, indécélables. Même chose pour certaines manières d'être. Être président de la République est impossible pour la plupart d'entre nous, mais ce n'est pas un néant absolu, ce n'est pas une non-possibilité, juste une chose hautement improbable. Être président de la République était un néant absolu pour un contemporain de Duns Scot.

Nous tenons pour acquis que chacun de nous a des possibilités et est soumis à des contraintes qui font partie de notre héritage physiologique. Dans ma jeunesse, je n'aurais pas pu choisir d'être officier de marine parce que j'avais la vue trop basse, déficience héritée de mon père, et que j'ai léguée à deux de mes trois enfants. Ces dernières années, tout le monde a développé une grande foi dans le dogme de l'hérédité, que nous appelons la génétique. Oui, nous avons une essence, et elle est dans nos gènes ! S'il faut employer le mot « essence », nul doute que nous avons une essence génétique.

Il y a beaucoup de désaccords sur la proportion de « moi » que je dois à mes gènes. Le débat n'est pas nouveau. Il y a un siècle, on disputait de l'inné et de l'acquis. Cela supposait un modèle quelque peu déterministe. Une part de la personne serait déterminée par sa nature neurologique et physiologique. Une autre part serait déterminée par les circonstances sociales, la nourriture, l'éducation, les rencontres de jeunesse, et peut-être même l'expérience fœtale. Jusqu'à quel point dépend-t-on de ces données initiales ? Comment ces données se renforcent-elles ou se combattent-elles l'une l'autre ? Le débat n'est pas clos. Rien ne me pousse à défendre une position ou une autre. Cependant je voudrais souligner que nous faisons beaucoup de choix dans notre vie. Beaucoup de ces choix sont des réponses à ce qui nous est imposé. Peu de choix sont très réfléchis. Beaucoup ne sont même pas délibérés. Nos choix sont influencés par notre essence génétique et par notre éducation. Beaucoup sont influencés

---

<sup>2</sup> *L'Âme ré-écrite*. Le Plessis Robinson, Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1998, chapitre 17, « L'indétermination du passé ». Pour des critiques et des défenses de ce chapitre, voir *History of the Human Sciences*, 15 (2002) à 17 (2004).

par notre passé récent. Néanmoins, on a presque toujours le choix entre beaucoup d'options, même s'il y en a peu qu'on prenne au sérieux.

### **A7 Des choix ordinaires**

Quand on parle des choix sur le mode existentialiste, on pense trop souvent à des questions qui prêtent à l'exaltation. Prenons des exemples ordinaires. Les neurologues disent que le goût pour les choses sucrées est inné, mais que le goût pour la crème est acquis. Néanmoins, nous pouvons faire le choix de résister aux tentations qu'elles soient sucrées ou crémeuses. Pour moi il n'y a pas de différences entre la tentation innée et la tentation acquise. Je fais le choix de résister à la fois à ce qui est inné et à ce qui est acquis.

Prenons des exemples difficiles. Les mères aiment leurs enfants. Les défenseurs de la psychologie évolutionniste affirment que toutes les mères ont un besoin inné de prendre soin de leurs enfants et de les aimer. Cet instinct est très utile pour la conservation de la race humaine et pour la transmission des gènes de la mère. Il est fortement renforcé dans toutes les sociétés. Mais l'infanticide n'est pas inconnu, et les dysfonctionnements de l'instinct maternel, la cruauté de certaines mères envers leurs enfants, et l'abandon, sont des réalités trop familières aux travailleurs sociaux. Triste réalité qui n'est déterminée ni par les gènes, ni par l'environnement. Je souligne que les mères n'ont pas simplement choisi d'être cruelles. Mais elles ont fait de petits choix, jour après jour, qui aboutissent à des tragédies. Les petits choix sont souvent faits dans des conditions insupportables : pauvreté, mari violent, dépression après l'accouchement. Ce sont des choix tout de même.

D'autres mères ont fait des choix différents. Sainte Jeanne-Françoise de Chantal était une bonne mère, elle avait une grande famille. Quand son plus jeune fils a eu sept ans, elle est partie pour toujours. Il est s'allongé sur le seuil de la maison. Sa mère l'a enjambé, en disant, « J'ai rempli mes devoirs vis-à-vis de ma famille, maintenant je vais fonder un couvent, à côté de l'abbaye de mon ami François de Sales ». Voilà un acte qu'on peut présenter comme une grande décision, mais, comme les décisions des pauvres mères délinquantes, ce n'est qu'un élément dans une chaîne de petites décisions. Nous célébrons Jeanne-Françoise comme une sainte, comme la grand-mère de Mme de Sévigné ou comme une féministe précoce. Mais ses choix, si remarquables soient-ils, sont des choix parmi d'innombrables choix que chacun de nous doit faire tous les jours.

Les gènes d'un individu déterminent les limites extrêmes de ses possibilités, mais ce sont ses choix qui créent son caractère, sa véritable essence, son âme. Voici un credo pour un existentialisme sans dogme, un existentialisme pour notre temps : notre essence génétique n'est pas notre essence ! Passons alors à la question suivante. Comment l'espace des actions réelles et possibles se trouve-t-il soumis non pas simplement aux contraintes des barrières et des opportunités physiques et sociales, mais aussi à celles que constituent les manières dont nous conceptualisons et réalisons *qui* nous sommes et *qui* nous pouvons être, ici et maintenant ?

## **B NOMINALISME**

### **B1 Les exemples du cours**

Cette année, nous avons une liste d'exemples courte, mais intense. Même avec l'intention de ne consacrer qu'une heure à chaque exemple, je suis souvent passé à une heure et demie, et on aurait pu passer à deux heures, ou trois, voire à un cours entier. La liste du cours de 2002 était plus longue et par conséquent moins intense.

Le temps est venu de jeter un coup d'œil sur la totalité. On peut y voir une liste de classifications ou une liste de caractérisations des gens. Je la traiterai comme une liste de types de gens. Ce sont les types de gens que les sciences ont traité comme des genres dont on peut avoir une connaissance exacte : connaissance des lois ou au moins des généralisations utiles. C'est pourquoi je fais précéder leur nom d'un article défini, parce qu'on traite ces « genres » comme les genres de la zoologie, *la baleine, l'homme, la fourmi*.

Le pervers  
 La personnalité multiple  
 La personne qui inflige de mauvais traitements à des enfants  
 La personne qui inflige des sévices sexuels à des enfants  
 L'enfant victime d'abus sexuels  
 Le criminel  
 Les pauvres  
 Le génie  
 L'obèse  
 L'autiste  
 La race

C'est un mélange à plusieurs égards. C'est une liste confuse. Je l'écris comme cela pour mémoire : notre cible est le groupe des sciences qui *classifient* les gens, qui étudient les *types* de gens, et recherchent des *lois* concernant ces types. Chacun des onze items est pensé comme un type de personne. Les sciences recherchent les lois afférentes à ces types, afin de comprendre les personnes de chaque type, et d'améliorer les conditions individuelles et sociales.

Il faut donner quelques explications, parce que les entrées de la liste n'ont pas toutes la même forme logique. Et voilà mon excuse pour avoir écrit une liste si confuse : c'est qu'au commencement de mes recherches, je pensais à une classe assez précise des types de personnes. Je ne veux pas dire une classe de personnes, mais une classe de types des gens, si vous voulez, une classe de classes. Parce que j'ai commencé dans la tradition analytique où l'on parle des genres naturels, des espèces naturelles, c'est-à-dire les *natural kinds* des philosophes anglophones, j'ai pensé qu'il y avait une classe précise de ces genres de personnes, genres comme *le pervers, le génie*, et ainsi de suite. À leur propos, j'ai parlé de genres humains. Plus tard, dans le chapitre 4 de *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?*, j'ai parlé de genres interactifs. Interactifs parce qu'il existe ce que j'appelle un « effet de boucle » entre les gens et les classifications des gens. L'individu classifié est modifié ou se modifie lui-même du simple fait qu'il est classifié. Par conséquent, puisque les gens classifiés changent, notre connaissance de cette classe de gens doit être révisée, et même les critères d'application du nom de la classe sont modifiés. Il y a un cercle de conséquences, que je désignais comme un effet de boucle.

C'était une théorie élégante, ingénieuse : il y a une classe bien définie des types des gens, les genres interactifs. Ces types, la connaissance de ces types, et les gens qui relèvent de ces types, sont en interaction, et il y a un effet de boucle. Je ne doute pas qu'il y ait des effets de boucle de ce genre. Le problème, c'est que l'idée d'une classe précise des genres humains était une erreur. Il n'existe pas une telle classe homogène et bien définie. Et j'espère que cela apparaît avec évidence quand on considère la liste que j'ai donnée. Quand on commence à y regarder de plus près, son hétérogénéité saute aux yeux.

## B2 Explications et qualifications

*Le pervers* : le pervers en lui-même, comme type d'homme pathologique, mais aussi les différentes variétés de pervers, les sadiques, les masochistes et ainsi de suite. Ici je fais référence aux recherches d'Arnold Davidson que j'ai évoquées dans la première leçon.

*La personnalité multiple* : c'était le sujet de mon livre, *L'Âme réécrite*. Le nom de ce trouble a changé il y a onze ans. Aujourd'hui, on doit parler de trouble de l'identité dissociative. Le même trouble sous un nouveau nom ? Le même trouble que la double conscience dont on parlait il y a cent vingt ans ?

*La personne maltraitante* : la personne qui exerce des mauvais traitements sur les enfants. Dans la langue anglaise, l'obsession pour la maltraitance des enfants s'est développée depuis les années 1960, vingt ans avant que ce phénomène n'atteigne la langue française, en dehors du Québec. Le mot consacré en anglais est « the child-abuser » et de « the abused child ». On les trouve jusque dans les titres de livres des années 1990.

*La personne qui exerce des sévices sexuels sur les enfants*. Cela évoque la figure du pédophile. Bien sûr, les sévices sexuels sur les enfants incluent bien plus que les actes des pédophiles, mais le cas particulier n'est pas sans intérêt. *Le pédophile*, une espèce d'une telle personne. *La pédophilie*, une espèce de sévices. *Le grand Robert* donne un éclairage sur la nouveauté de l'emploi de ce mot pour désigner une personne « qui recherche et pratique des relations sexuelles avec des enfants ». « Cet emploi, devenu très fréquent à la suite de crimes sexuels dans les années 1990, et renforcé par une prise de conscience accrue des droits des enfants, rend très difficile l'emploi du mot au sens 1 [Qui ressent une attirance sexuelle pour les enfants], désormais réservé aux écrits didactiques. » Ma première publication sur les abus commis sur des enfants date de 1988<sup>3</sup>. À cette époque j'ai consulté des amis français pour leur demander s'il y avait des problèmes d'abus sexuel sur les enfants en France. On m'a répondu que non, que cela n'existait pas – bien qu'on ait créé *SOS enfants* en 1982. J'ai alors tenté l'expérience d'appeler *SOS Enfants* par téléphone, dans la région de Perpignan. Il y avait bien un numéro, mais pendant une semaine personne n'a répondu à mes appels. Pauvres enfants du midi ! Quand j'ai publié mon deuxième article, en anglais, sur ce sujet, il a été reproduit, traduit, et il a circulé dans les organisations françaises qui s'occupaient de ces problèmes<sup>4</sup>. Aujourd'hui, en 2005, quinze ans plus tard, on a oublié ce qui se passait dans les décennies précédentes, et c'est devenu presque impensable. Heureusement le dictionnaire est resté comme une mémoire collective de la nation.

C'est exactement de processus de ce genre que j'ai discuté dans le chapitre 5 du livre *Entre science et réalité*. Ce chapitre est intitulé : « La fabrication d'un genre : le cas de l'enfance maltraitée »<sup>5</sup>. J'ai dit très souvent que le fait qu'un genre, une classification et un mot aient été inventés après l'an N, n'implique pas que la chose n'ait pas existé avant l'an N. Il va de soi qu'il y avait en France, au dix-neuvième siècle, des pédophiles criminels, qui ont violé des enfants. Ils ont été jugés pour des sévices commis sur des enfants.

*Le criminel* : au sens de l'anthropologie criminelle de la fin du dix-neuvième siècle. Cesare Lombroso a publié des livres ayant pour titre *L'homme criminel* et *La femme*

---

3 Ian Hacking. *The Sociology of Knowledge about Child Abuse*. *Nous*, 22 (1988), 53-63.

4 *The Making and Molding of Child Abuse*, *Critical Inquiry*, 17 (1991), 253-288.

5 « La fabrication d'un genre : le cas de l'enfance maltraitée ». *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi ?*, Paris : La découverte, 2001, pages 171-220.



*criminelle*<sup>6</sup>. Mais il s'agit aussi du criminel au sens de la criminologie moderne. La leçon 8 de 2002 a traité des rapports entre la criminalité et le concept de dégénérescence héréditaire, concept qui inclut les troubles mentaux, l'alcoolisme et ainsi de suite. Dans la leçon 10 de 2002, j'ai cité l'affirmation que « la répétition du même crime est la plus fréquente chez les trafiquants de drogue, 53%; chez les cambrioleurs, 48%; les parieurs, 47%; et les chèques falsifiés, 40% ». Le trafiquant de drogue, le cambrioleur, le parieur, le falsificateur de chèques : tous sont devenus des types de personnes. Des types sur lesquels nous avons des connaissances, des taux de récidive, etc. Il y a « le » tueur en série, dont il existe maintenant des experts, et sur lesquels on donne des cours à l'université. Plus récemment, on a relié le crime à des troubles psychiatriques, au trouble antisocial de la personnalité, au trouble intermittent explosif. On cherche des indices génétiques de ces troubles. Un programme de recherche bien fondé, pensons-nous, mais qui reprend dans ses grandes lignes le programme de recherche sur la dégénérescence.

*Les pauvres* : dans la leçon 8 de 2002, nous avons étudié l'origine de l'idée du seuil de pauvreté, et de la connaissance des pauvres définis comme les personnes ayant un niveau de revenu inférieur à un tel seuil.

*Le génie* : la leçon 6 de 2002. On peut parler, comme pour l'autisme, des « figures du génie », qui se modifient de temps en temps, de Socrate à nos jours, où l'on fait des mesures de QI. Une histoire qui passe par la théorie qui veut les génies soient des fous, et le génie une tare de la dégénérescence.

*L'obèse* : de plus en plus, les experts parlent des gens obèses comme d'un type de gens, mais plus souvent, ils distinguent certains types selon des critères médicaux.

*L'autiste* : il en existe des sous-classes. Autistes de haut niveau, individus atteints du syndrome d'Asperger. Tous relèvent du spectre de l'autisme.

*La race* : c'est une catégorie, donc elle ne définit pas un type de personnes. Les races sont pensées comme des types ou des stéréotypes : Le Tzigane, le Juif, l'Esquimau, le Noir, le Blanc, l'Amérindien, le Malais, la « sale race de l'ouvrier parisien » (je cite un passage d'Alain-Fournier).

### **B3 Le cadre d'analyse à quatre éléments**

Cette liste n'a rien de définitif. C'est la trace de mes pérégrinations depuis vingt ans, depuis l'article qui est à été au commencement de ce projet et qui portait le titre, « Making up people », qu'on peut traduire à peu près par « Façonner les gens. » Le temps est venu de passer des exemples à des considérations plus générales. Dans ce que j'ai appelé le *premier énoncé* du cours, j'avais pourtant affirmé : « *Il n'y a pas deux manières identiques de façonner les gens* ». Dans ces conditions, comment parler du général ? J'ai proposé que tout façonnement peut être décrit au sein d'un cadre d'analyse à quatre éléments :

- 1) La *classification* et ses critères d'application.
- 2) Les *gens* et les *comportements* qui sont classifiés.
- 3) Les *institutions*.
- 4) La *connaissance* des experts et la connaissance populaire.

Voilà le facteur constant dans notre étude. Il y a une source de variabilité, dans la mesure où le poids de chaque élément est assez différent dans chaque cas individuel.

---

<sup>6</sup> Cesare Lombroso, *L'Homme criminel*, Paris : Bibliothèque de philosophie contemporaine, 1887. (v.o. *L'Uomo delinquente, studiato in rapporto alla antropologia, alla medicina legale ed alle discipline carcerarie*. Milan : U. Hoepli, 1876.) C. Lombroso et G. Ferrero, *La Femme criminelle et la prostituée* Paris : F. Alcan, 1896. (v.o. *La Donna delinquente, la prostituta et la donna normale*. Torino : L. Roux, 1893.)

## B4 Le poids variable des éléments

Par exemple, le rôle des connaissances est capital dans le cas de l'autisme. On a une première conception selon laquelle les mères des enfants autistes ne sont pas affectueuses, elles sont froides : des mères-réfrigérateurs. Conception dévastatrice pour une génération de familles, mais aujourd'hui complètement dépassée. Une soi-disant « connaissance » qui a eu beaucoup d'effets sur les mères et, par contrecoup, sur les enfants autistes eux-mêmes. C'est vraiment un cas où les gens ont été façonnés par la connaissance et par des institutions comme les cliniques psychiatriques. Aujourd'hui, nous avons des connaissances nouvelles et concurrentes. Nous avons par exemple la méthode du docteur Lovaas, ou les approches qui essaient de faire acquérir aux enfants une théorie de l'esprit. Les autistes de haut niveau se sont quasiment « auto-appropriés » l'autisme : de ce fait, il y a eu un élargissement de la classe des gens qui s'identifient comme autistes, ou qui sont identifiés comme tels. C'est un véritable effet de boucle.

Néanmoins la plupart des chercheurs sont d'accord pour penser que l'autisme est au fond un problème neurologique, et peut-être génétique. C'est un « genre naturel » de déficit neurologique. Quand j'ai traité de l'autisme dans les pages 165-169 du livre *Entre science et réalité*, j'ai créé un dilemme – c'est le mot que j'ai employé – et ce que j'ai appelé une « résolution sémantique ». Je crois maintenant que je m'étais trompé, mais c'est une question de sémantique qui ne concerne pas ce cours. Je m'expliquerai sur ma position actuelle samedi 2 avril à 10h dans une conférence que je donne à l'Institut de Philosophie et d'Histoire des Sciences et des Techniques, 13 rue du Four.

À la différence de l'autisme, nous n'avons pas de connaissances nouvelles sur les pauvres. Il y a une définition précise de la pauvreté, qui reflète l'impératif VIII, d'adapter les classifications aux besoins administratifs. Il y a les seuils de pauvreté, et le nouveau concept d'exclusion. Il y a les données innombrables de dizaines de ministères, il y a l'Observatoire de la pauvreté. Mais pas de connaissance vraiment nouvelle sur la *nature* de la pauvreté. Alors qu'il y a des connaissances vraiment nouvelles sur la nature de l'autisme. Trop, peut-être. Il n'est guère possible que toutes ces théories et conjectures soient compatibles et que l'ensemble soit vrai. Dans le cas de la pauvreté, on peut dire que ce sont les institutions et les administrations qui portent le poids des interactions avec des pauvres.

Poursuivons avec ma liste d'exemples. Il existe des ressemblances remarquables entre la pauvreté et l'obésité. Historiquement, on a pensé qu'il y avait des pauvres méritants qui sont pauvres par malchance : par exemple, le mari ou le soutien de famille meurt ou est blessé dans un accident du travail, etc. Et il y avait aussi des pauvres responsables – sinon coupables –, ceux qui sont pauvres par leur faute. C'est ainsi qu'on a pu établir des distinctions entre les gens. Il y a ceux qu'il fallait aider, soit par les soins de la charité publique, soit par ceux de l'assistance sociale des services publics. Et il y a les autres, qui ne méritent rien. C'est une distinction que les services sociaux de certains pays sont en train de restaurer. Pas en France, je suis heureux de pouvoir le préciser.

Comparons maintenant avec l'obésité. On pense que l'obésité de certaines personnes relève de causes physiologiques, et peut-être génétiques. Mais dans d'autres cas, on pense aussi que les gens sont obèses simplement parce qu'ils mangent trop. Il y aurait les obèses coupables et les obèses méritoires ? La similitude est remarquable, mais il y a aussi une différence claire : les distinctions entre les obèses se font par référence à des connaissances médicales, et sur ce sujet, des connaissances – ou au moins des théories – nouvelles sont proposées chaque jour. Aujourd'hui, il y a des théories sociologiques qui rendent compte des difficultés des pauvres et qui disculpent la plupart des pauvres non-coupables, mais c'est dans un registre absolument différent.

Il reste un point essentiel, qui a été suggéré par des mots d'évaluation comme « mérite » et « coupable ». Ces mots impliquent le choix. Et voilà *le nœud philosophique du choix*, même du libre arbitre. Quand un individu pauvre a-t-il le choix de cesser d'être pauvre ? L'économiste Amartya Sen, qui a obtenu le prix Nobel pour ces recherches, place la question de la liberté et du choix au cœur de son approche de la pauvreté dans le monde. J'ai cité l'organisation GROS, le Groupe de Réflexion sur l'Obésité et le Surpoids, qui met l'accent, dans sa conférence de 2004, sur la possibilité de faire le choix d'être moins gros.

Autisme, obésité, pauvreté ... Et bien sûr, cela ne s'arrête pas là, et on pourrait continuer à analyser cette liste...

### **B5 Le régime des exemples**

J'ai essayé de tenir compte des conseils de Wittgenstein : ne vous laissez pas tromper par un régime trop pauvre en exemples. Dans le passé je me suis laissé trop influencer par l'exemple de la personnalité multiple. Exemple d'une épidémie modeste en France dans le dernier quart du dix-neuvième siècle, et d'une épidémie immodeste aux États-Unis un siècle plus tard. On a même parlé de folie à deux. Les « deux » protagonistes en question sont l'aliéniste et l'aliénée au dix-neuvième siècle, puis au vingtième siècle, le psychiatre et son, ou plus souvent *sa* patiente. Le médecin anticipe les symptômes de la multiplicité, les malades apprennent les symptômes et les manifestent. Ils produisent de nouveaux types de symptômes. Les médecins apprennent à anticiper ces symptômes, et l'effet de boucle continue. Bon. Merveilleux exemple d'une histoire de ce que j'appelle façonner les gens. Les malades ont vraiment été façonnés.

Ce n'est pas la seule manière de décrire cette histoire de la personnalité multiple, mais c'est vraiment une description possible et elle n'est pas fautive. Le problème ne vient pas de l'histoire que j'ai établie dans *L'âme réécrite*. Le problème vient de ce que j'ai fait des généralisations trop rapides. En particulier, c'est une folie à deux, et la boucle se met en place entre ces deux protagonistes. Il faut ajouter bien sûr les connaissances des psychiatres et les connaissances vulgarisées, non expertes, dont disposent les malades et leurs familles, les connaissances propagées par la télévision et les autres médias. Mais le rôle systématique des institutions est trop transparent – bien sûr, il y a les manuels diagnostiques et les comités qui jugent de la validité des diagnostics, mais le rapport entre le psychiatre et le malade est le noyau de l'affaire. L'effet de boucle est très net : trop net pour que façonner les gens se résume à cela.

Ce fait est devenu de plus en plus clair quand j'ai élargi ma liste d'exemples. C'est pour contrebalancer la tendance à faire des généralisations trop hâtives que je vous ai donné cette liste d'exemples hétérogènes.

### **B6 L'air du pessimisme (objection)**

J'ai essayé de tenir compte des conseils de Wittgenstein : ne vous laissez pas tromper par un régime trop pauvre en exemples. Vous pouvez répondre, ces exemples ne sont pas si divers. Ce sont tous des exemples de gens malheureux et, de plus, des exemples de problèmes personnels ou sociaux. Sauf pour le génie, mais même les génies n'ont pas l'air si heureux. Pourquoi pas des gens joyeux : l'amoureux, l'amant, ou la bien-aimée ?

Parce que notre sujet concerne les sciences qui classifient les gens. Une science de l'amour n'existe pas. Ou si elle existe, ce n'est pas une science joyeuse. Wilhelm Wundt (1832-1920), le grand pionnier allemand de la psychologie expérimentale, écrivait en 1862,

que « c'est la statistique qui a démontré que l'amour suit les lois psychologiques<sup>7</sup>. » Il se réfère aux tables statistiques des mariages et des naissances, connues depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, et devenues un aspect intégral de la « biopolitique » émergente du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce mot de Foucault s'applique assez bien au savoir qui commence :

« vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ... centré sur le corps-espèce, sur le corps traversé par la mécanique du vivant et servant de support aux processus biologiques : la prolifération, les naissances et la mortalité, le niveau de santé, la durée de vie, la longévité avec toutes ses conditions qui peuvent varier; ... »<sup>8</sup>

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, on entreprend des études sur ce que, au XX<sup>e</sup> siècle, on appellera des « problèmes sociaux » : le suicide, la prostitution, les fous, les criminels. Après 1815, les statistiques de la police et des hôpitaux sont de plus en plus largement diffusées. On a une avalanche de nombres imprimés. De ces nombres on déduit les lois sur le comportement et les états anormaux, pathologiques, dangereux pour la société. C'est le début de la sociologie. Ce n'est pas un hasard si la grande œuvre innovatrice de la sociologie française est *Le Suicide* d'Émile Durkheim. En 1897, il bâtit sur huit décennies d'enquêtes statistiques sur le suicide. J'en ai parlé dans mon livre, *The Taming of Chance*.

Les sciences qui classifient les gens veulent faire plus que les classifier. Elles veulent découvrir des lois sur les gens, afin d'informer le gouvernement de certaines régularités dans les problèmes, et pour améliorer certaines conditions de vie difficiles. On ne peut pas guérir le corps social ou l'esprit individuel sans la connaissance des lois. Il faut donc découvrir les types de gens, ce que j'appelle les genres, parce que le modèle des sociologues, dans leur recherche des régularités humaines, c'est toujours les sciences de la vie. C'est encore vrai aujourd'hui.

Le choix de mes exemples n'est pas la marque d'un esprit pessimiste ou mesquin. C'est le reflet d'un fait relatif aux sciences qui *classifient* les gens, qui étudient les *types* des gens et recherchent les *lois* de ces types.

### **B7 Une distinction nette parmi des sciences. (Rétractation)**

Il y a des débats incessants sur la question de savoir s'il existe des différences importantes entre les sciences naturelles et les sciences de l'homme, les sciences humaines, les sciences sociales. J'avais pensé que l'analyse des manières de façonner les gens conduisait à une distinction assez importante. L'analyse porte avant tout sur la diversité des interactions entre les gens et la manière dont ils sont classifiés, et sur les transformations que nous, qui entrons dans des classifications, nous faisons subir en retour à ces classifications : c'est l'« effet de boucle ».

« C'est peut-être là – je cite le résumé du cours de 2002 – que réside la différence fondamentale entre sciences naturelles et sciences sociales. Ce qui distingue principalement les sciences sociales, ce n'est pas tant qu'elles traitent de ce qu'on appelle des constructions sociales, ou qu'elles exigent le *Verstehen*, la « compréhension » des autres, plutôt que l'explication, la prédiction et le contrôle. Ce qui les distingue, c'est qu'il existe une interaction dynamique entre les classifications développées par les sciences sociales et les individus ou les comportements qui sont classifiés. Le fait d'appliquer une catégorisation aux individus peut les affecter de façon directe. Cela peut même les changer. Ainsi, les traits caractéristiques des individus d'un genre donné peuvent changer. Notre connaissance de ces individus doit

<sup>7</sup> Wilhem Wundt, *Beiträge zur Theorie der Sinneswahrnehmung*, Berlin 1862, p. xxvi.

<sup>8</sup> Michel Foucault, *La Volonté de savoir*, Gallimard, 1976, p.182.

alors être revue en conséquence, et nos classifications elles-mêmes doivent peut-être être modifiées. »

Il faut sévèrement modifier cette affirmation. J'en garde l'esprit, mais je n'en suis plus la lettre. Le problème concerne le groupe des sciences qui sont pertinentes. Je m'occupe des sciences qui *classifient* les gens, qui étudient les *types* des gens et recherchent les *lois* de ces types. Mais ce n'est pas un groupe bien défini. Je m'explique.

### **B8 Les sciences : humaines, sociales, médicales, biologiques, naturelles ...**

Avant l'émergence des sciences de l'homme, l'organisation des sciences et leurs rapports mutuels étaient assez faciles à comprendre. On a eu le grand arbre de connaissance de Francis Bacon, de l'Encyclopédie, et même du cours de philosophie positive d'Auguste Comte. Dans le classement des chaires du Collège de France, on a les « Sciences mathématiques, physiques et naturelles ». Au Canada, on rencontre d'autres divisions : « Mathématiques et sciences physiques ; sciences de la vie ; sciences de la terre, de l'océan et de l'atmosphère. » Mais là aussi, les sciences naturelles sont subdivisées. Des telles classifications sont internationales et inter-linguistiques.

Dans le cas des sciences de l'homme, le tableau est différent. On parle des sciences humaines. *Le grand Robert* donne comme exemple l'anthropologie, la psychologie, la sociologie, la linguistique. Mais ce concept n'est pas robuste. Il n'est ni international, ni inter-linguistique, c'est un concept français. Pas exactement les *Geisteswissenschaften* – un mot que le dictionnaire *Langenscheid* traduit par « lettres ». Le mot allemand est trop large, il comprend presque la totalité de ce qu'en anglais on désigne par *the humanities*. Les sciences humaines ne sont pas exactement les *social sciences* des anglophones. Ni la psychologie, ni la philologie (ou la linguistique), ne figurent parmi les *social sciences*.

Le concept de sciences humaines n'est pas si clair, même en français. Ici, au Collège, nous avons d'une part les « Sciences philosophiques et sociologiques », d'autre part les « Sciences historiques, philologiques et archéologiques ». Cela fait sens : oui, en effet, la philologie et l'archéologie sont en principe des sciences historiques. Mais dans le premier cas, il y a quatre chaires dont les titres commencent par le mot « histoire ». Trois d'entre elles sont qualifiées de « contemporaine », mais nous avons parmi les sciences philosophiques et sociologiques la chaire d'histoire des syncrétismes de la fin de l'antiquité.

Il y a une explication pour cette anomalie. Les trois divisions correspondent aux trois académies. La première, à l'Académie des sciences. La deuxième, à l'Académie des sciences morales et politiques, qui précise, dans sa présentation, que « L'Académie a, tout au long du XIXe et du XXe siècles, favorisé et accompagné le développement des sciences humaines, en intégrant peu à peu en son sein les disciplines nouvelles qui apparaissaient : géographie, sociologie, psychologie. » La troisième, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui se présente essentiellement comme « une société de savants réunis dans un même idéal de recherche consacré aux sciences humaines. » Les deux académies revendiquent donc les sciences humaines. Cette curieuse division du travail s'expliquerait donc par l'histoire de la recherche en France.

Mais il n'existe pas de meilleure classification. Dans *Les Mots et les choses*, Michel Foucault termine le chapitre sur *Les sciences humaines* par un passage sur la mort de l'Homme. Le cynique dira que ce tour de force était possible à cause de l'ambiguïté de l'idée de sciences humaines. Pour construire sa conclusion il a érigé un vaste échafaudage dont « les trois modèles » des sciences de l'homme, et l'énoncé extraordinaire « ces trois couples de la *fonction* et de la *norme*, du *conflit* et de la *règle*, de la *signification* et du *système* couvrent

sans résidu le domaine entier de la connaissance de l'homme. » Magnifique, je pense, mais arbitraire. Possible parce qu'il n'existe pas une idée claire et distincte des sciences humaines.

On pourrait dire que les sciences humaines sont simplement d'autres sciences, les sciences d'après 1840, les sciences qui ne relèvent pas du domaine de l'Académie des sciences, où l'on trouve les sciences existant jusqu'à Auguste Comte et son grand *Cours*, qui a paru en 1840. Plus tard, c'est Comte lui-même qui inventera le mot *sociologie*.

Ce n'est pas la fin de l'histoire. Les sciences cognitives font-elles partie des sciences humaines ?

Prenons deux chaires du Collège classées sous la rubrique « Sciences mathématiques, physiques, et naturelles ». Le cours du professeur Changeux, qui a commencé le 21 mars, a pour titre, « Éléments de Neuroesthétique : musique et peinture ». Le cours du professeur Berthoz, qui s'achève demain, est intitulé « Perception de soi, perception et compréhension d'autrui ». Cela relève des sciences humaines, bien sûr, et ce cours aborde la question de l'autisme.

J'allais oublier l'Académie de médecine. La médecine n'est-elle pas une science qui traite des hommes ? On me répondra : la médecine est consacrée au corps. Cette réponse est obsolète, du fait des différents impératifs visant à rendre les classifications des gens de plus en plus médicales, biologiques, génétiques. La corpulence d'un homme était autrefois une question morale : c'est devenu une question médicale, et dans certains cas génétique. Si l'on en juge par mes exemples, si l'on façonne les gens, c'est à l'endroit de ce décalage entre l'âme et le corps qui caractérise des disciplines telles que la psychopharmacologie, la neurologie et la psychiatrie.

## **B9 Un petit laboratoire pour nos recherches**

Je ne pense pas qu'il y ait une classe des genres humains ou des genres interactifs. Non pas parce qu'il n'y a pas d'interactions entre les classifications et les gens classifiés, mais parce que le cadre de l'interaction présente quatre éléments, pas deux. Et non pas parce qu'il n'y a pas de genres interactifs, mais parce il n'y a pas de classe précise de ces genres. Je ne veux pas laisser entendre qu'il n'y a pas de différences entre les sciences : je dis qu'il n'y a pas une catégorie des sciences humaines bien définie. Il y a simplement des sciences « autres ». Parmi elles, on trouve des interactions entre les gens et leurs classifications, mais cela ne fait pas une distinction nette.

Assez de rétractions. Revenons à l'esprit positif du cours.

Je suis devenu une sorte de bureau central compilant des exemples de façonner les gens. Mercredi dernier on m'a envoyé le texte d'un livre en cours de publication. *La Raison pharmaceutique*. Un livre d'anthropologie, une étude passionnante sur le petit monde d'un hôpital et le grand monde de la recherche génétique. Sujet principal, le trouble bipolaire, anciennement maniaco-dépressif, plus anciennement encore la « folie circulaire ». Lieu de la recherche, l'hôpital Romero, dans un quartier populaire de Buenos Aires. Cause de la recherche : Genset, une société consacré à la recherche génomique, dont le siège social se trouve rue Royale dans le 8<sup>ième</sup> arrondissement de Paris. « Notre métier est de tirer du génome des informations qui permettent aux laboratoires pharmaceutiques de concevoir de nouveaux médicaments », explique le directeur du département de bioinformatique. Genset veut découvrir des gènes liés au trouble bipolaire, et mène des études au niveau mondial, l'hôpital Romero inclus.

Dans cet hôpital (et dans d'autres hôpitaux autour du monde), on prélève des échantillons de salive sur des patients souffrant de ce trouble bipolaire, et sur des patients qui

n'en sont pas atteints. Les échantillons sont envoyés par avion à Paris, où Genset dispose de « l'outil industriel le plus puissant au monde en matière de recherche en génomique ». Mais voilà : en Argentine, et en particulier dans le service de psychopathologie de l'hôpital Romero, le diagnostic de ce trouble n'est guère pratiqué.

D'où la recherche d'Andrew Lakoff, l'auteur de ce livre sur *La Raison pharmaceutique*, qui demande : quels sont les effets de l'introduction de ce diagnostic à l'hôpital Romero – les effets sur les psychiatres, sur les patients, sur les familles, sur les amis, sur les services sociaux ? Voici un petit laboratoire pour nous. Ce nouveau régime diagnostique a-t-il modifié le comportement des patients, leurs symptômes, leur expérience-de-soi ? A-t-il créé un nouveau syndrome à l'hôpital, voire un nouveau réseau de symptômes troublants ? Bref, les gens sont-ils façonnés ? Cette question est subsidiaire dans le livre, qui étudie la normalisation mondiale des diagnostics à des fins pharmacologiques. Mais elle est capitale pour nous.

L'exemple illustre beaucoup d'aspects du cours de cette année. Évidemment, l'impératif VII des sciences qui classifient les gens : « Rendons génétique ». N'oublions pas l'impératif VIII, « Bureaucratisons ! Adaptons les classifications aux besoins administratifs. » Les psychiatres, à Romero, doivent adapter leurs classifications des patients aux exigences de l'administration de l'hôpital, qui a obtenu un financement de Genset pour participer à ces études. Peut-être devons-nous mettre à jour notre liste d'impératifs en ajoutant une annexe au numéro VII, ou même un numéro X : « Soyons lucratifs ! Rapportons de l'argent ! ». Les actions de Genset grimperaient en flèche si l'étude révélait l'existence de gènes liés au trouble bipolaire.

On trouve surtout *le nœud philosophique des noms*, et l'effet de l'introduction de ce nom, et de cette classification, dans l'hôpital et parmi ceux qui le fréquentent, médecins ou patients. *Le nœud philosophique de la différence* : existe-t-il une vraie identité entre le trouble maniaco-dépressif et le trouble bipolaire, à plus forte raison la folie circulaire ?

L'exemple s'accorde bien avec notre cadre d'analyse. Nous avons (1) la classification « souffrir du trouble bipolaire », et ses critères d'application qui ne conviennent pas à la structure établie du diagnostic à l'hôpital. Nous avons (2) les patients et leur comportement. Nous avons (3) une gamme d'institutions, qui va du service de psychopathologie à l'hôpital Romero dans son ensemble, et s'étend au moins jusqu'à Genset. Et ce n'est qu'un commencement. Nous avons aussi (4) la connaissance des experts et la connaissance populaire. Le livre de M. Lakoff s'ouvre sur une discussion entre le psychiatre qui doit classifier les patients pour les besoins de cette recherche, un patient, et une psychanalyste qui rejette le trouble bipolaire comme diagnostic possible. Voilà des connaissances incompatibles et en concurrence. Je répète ce que j'ai dit au début du cours : les positions relatives des éléments du cadre diffèrent d'un cas à l'autre. Ici les connaissances sont en situation de faiblesse, mais la mondialisation des diagnostics est en cours. Et avec cela la mondialisation des troubles.

C'est pourquoi je regarde ce cas comme un petit laboratoire pour nous. En principe, je distingue deux types de manières de façonner les gens. Le cas le plus courant, c'est quand la classification, les connaissances et même les institutions existent déjà – et les gens et leurs comportements sont façonnés pour y correspondre. Le cas le plus frappant, c'est quand une nouvelle classification est introduite. J'ai commencé par l'affirmation assez controversée d'Arnold Davidson : les pervers n'existaient pas avant l'époque de Krafft-Ebing. Faut-il dire que les patients atteints du trouble bipolaire n'existaient pas à l'hôpital Romero avant les recherches inaugurées par Genset ? Ce n'est pas simplement un cas d'introduction d'un nouveau nom, c'est l'introduction d'une nouvelle façon de penser les malades. De nouveaux comportements sont ouverts à ces malheureux, de nouveaux sentiments, de nouvelles

conceptions de soi. Ma thèse est que l'introduction d'une nouvelle classification peut créer de nouvelles possibilités d'existence. Est-ce vrai dans ce cas précis, à Buenos Aires, il y a cinq ans ? Une réponse bien informée demanderait des recherches « méticuleuses et patiemment documentaires », pour citer le début de l'essai de Michel Foucault, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire ». Pas une recherche simplement documentaire, parce que M. Lakoff est un anthropologue, et ses données proviennent d'entretiens avec des personnes impliquées dans cette affaire. *Grise*, à la rigueur, dans le sens où la généalogie est grise, selon Michel Foucault, en ce qu'elle exige « la minutie du savoir, un grand nombre de matériaux entassés, de la patience<sup>9</sup>. » Mais certainement pas grise au sens de monotone.

### **B10 Le nominalisme dynamique**

Comment un nominalisme dynamique pourrait-il affecter le concept d'une personne individuelle ? Il y a une première réponse liée à la possibilité. Ce qui fait de nous la personne que nous sommes, ce n'est pas seulement ce que nous avons fait, ce que nous faisons et ferons, mais aussi ce que nous aurions pu faire, et ce que nous pourrions faire. Façonner les gens, c'est modifier l'espace de possibilités qui définit la personne. Même mort, on est plus que la somme de ses actes : une vie qui s'achève, en effet, ne prend sens qu'à l'intérieur d'une sphère de possibilités qui disparaissent avec elle.

---

<sup>9</sup> Michel Foucault, Nietzsche, généalogie, histoire, *Hommage à Jean Hyppolite*, Paris, PUF 1971, 145-172, p. 145. *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, II, p. 136. Collection Quarto, 2001, I, p. 1004.